

LE COMMANDO PONCHARDIER

Revue des Troupes coloniales n°283 – décembre 1946



Le "Commando Ponchardier" entre déjà dans l'histoire de la pacification de l'Indochine, Ses raids audacieux au cœur des zones rebelles, en évitant de lents ratissages, ont épargné bien des vies humaines et des destructions.

Le récit humain, vécu, du commandant Dupuis en exaltant leur enivrante aventure, contribuera à montrer de quelle trempe d'hommes disposent encore l'Armée Coloniale et sa sœur, la Marine.

C'est à Trincomalee que prit naissance, le 15 septembre 1945 le S.A.S.⁽¹⁾ Bataillon du 5^e R.I.C., bientôt connu sous le nom de "Commando Ponchardier".

Le 5^e R.I.C. avait été formé le 1^{er} mai 1945 par accroissement⁽²⁾ et transformation du Corps Léger d'Intervention (C.L.I.) créé fin 1943 sur l'initiative du Colonel Huard et mis sur pied en 1944 à Djidjelli et aux Indes sous l'impulsion énergique et éclairée de cet officier supérieur, ancien spécialiste des pays moïs, qui adapta le corps, en vue d'opérations aéroportées de guérilla en Indochine, aux méthodes inaugurées en Birmanie par le Général Wingate.

Au début d'août 1945, le Q. G. de l'Amiral Mountbatten proposa de transformer le 5^e R.I.C., dont une partie du personnel avait subi l'entraînement parachutiste et amphibie, soit en 2 bataillons de Commandos type Asie du Sud-Est, soit en 1 bataillon de Commando et 1 bataillon parachutiste type S.A.S.

L'adjonction au 5^e R.I.C. du Commando parachutiste de l'aéronautique navale, arrivant juste d'Angleterre, sous les ordres du Capitaine de Corvette Ponchardier, fit admettre celle deuxième solution qui présentait

d'incontestables avantages en vue des opérations prévues.

Ainsi furent amalgamées harmonieusement et sans heurt sous le commandement de Ponchardier des élites de l'Aéronavale et des Troupes Coloniales.

En définitive, le Commando partait en opération avec deux tiers de coloniaux et un tiers de marins sur un effectif de trois cents.

Peu après l'armistice japonais — qui fut une déception générale en fin d'entraînement ! —, marins et coloniaux étaient réunis à Trincomalee. A ces hommes de milieux sociaux fort différents, mais animés de la même flamme combattive, le Capitaine de corvette Ponchardier communiqua, par sa seule et forte personnalité, un esprit de corps remarquable.

Pour qui ne connaît pas Ponchardier, il faut exactement le situer. Je regrette ici de faire souffrir sa modestie. Ponchardier surnommé "le Pacha", venait du célèbre réseau clandestin "Sosie", qui lors de l'occupation allemande réalisa de véritables exploits dont le plus retentissant fut la libération de plusieurs agents secrets détenus à la prison d'Amiens. De cet épisode,

un film "Jéricho" a été tiré et présenté récemment au Palais de Chaillot, en présence de hautes personnalités étrangères.

Ponchardier tel qu'on le voit...

Une force de la nature, énorme, puissante, une force qui écrase, un regard d'acier, une volonté de fer. Sa devise : "Jamais vaincu", et c'est la vérité. Partout où le Commando parachutiste est passé, jamais une défaite, et surtout un minimum de pertes, car le Pacha avait cette préoccupation constante : "Ne pas construire sa réputation sur le sang des autres".

Dès notre première entrevue une sympathie réciproque jaillit entre nous et le tutoiement nous vint spontanément aux lèvres comme une chose tout à fait normale.

— Tu t'appelleras Babalachi l'Oriental.

— Babalachi, pourquoi ?

— Babalachi... c'est le confident du Radjah et le Radjah c'est moi.

Surpris et amusé à la fois j'adoptai ce nom qui ne cessera de me poursuivre toute la vie. Puis, lors de la présentation de mes Capitaines et de mon Etat-Major, ce fut une véritable avalanche de surnoms. Ecoutez plutôt :

(1) Spécial Air Service.

(2) Par renforts venus du Bataillon des Indes, d'A.F.N., des F.F.I. et F.F.L.

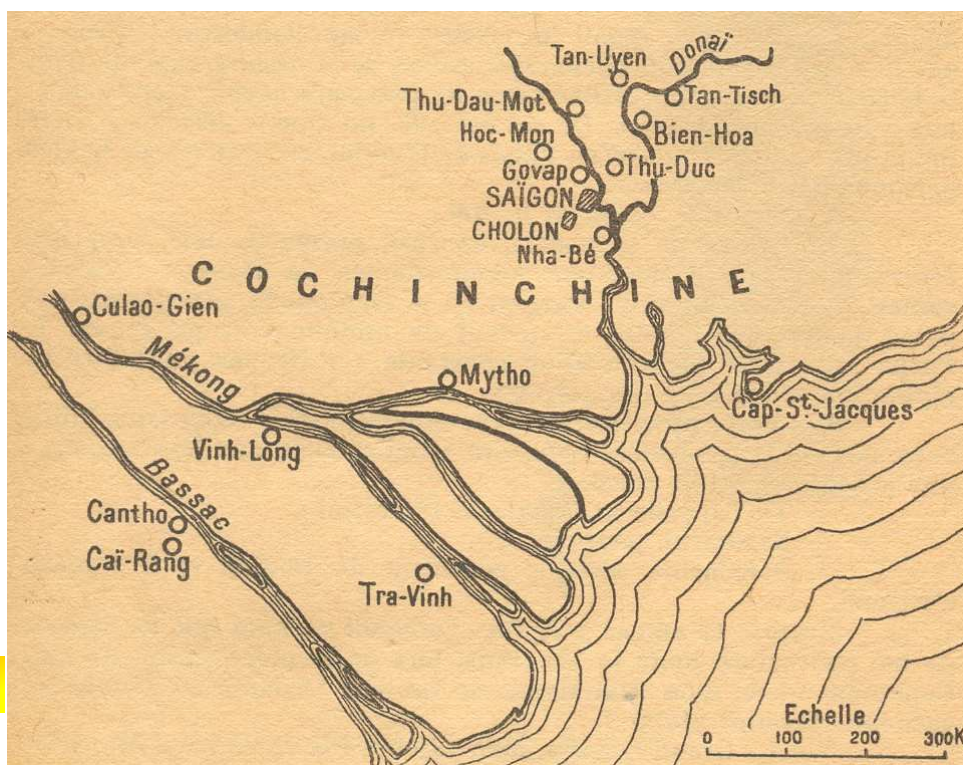
Voici "Grand Corps", mon adjoint, fils de l'Amiral Misse; son aide de camp "Prunelles de velours", dit "Caïnhum", qui tua son oncle annamite en combat singulier dans la ville du même nom ; l'officier en second "le Grand Gocong", lieutenant de vaisseau Brissot ; "Yvan le Terrible" célèbre au Commando, Capitaine Rouanet ; "Onuffre", voir "Myrelingue la Brumeuse", lieutenant de vaisseau Georges ; "Chapuzot", Capitaine Orsini ; "le Chinois" le dernier arrivé, Capitaine Trinquier, etc., et j'en oublie et des meilleurs.

L'arrivée en Indochine

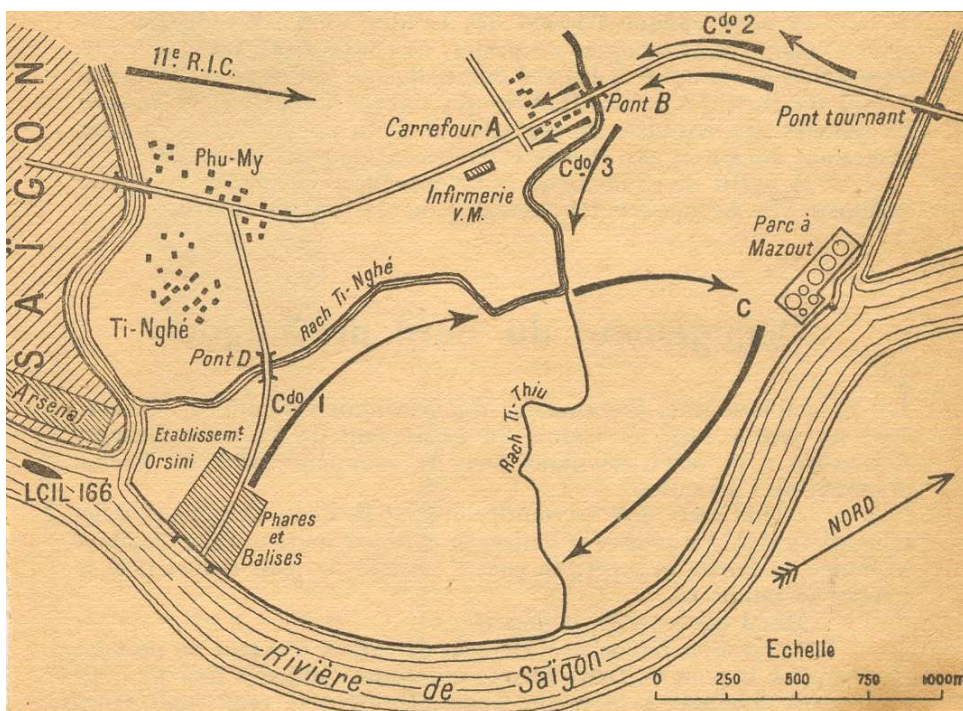
Embarqués sur le *Richelieu*, le 28 septembre 1945 à Trincomalee, nous accostons le 3 octobre au Cap Saint-Jacques à 8 heures. A midi, à bord du *Triomphant*, nous remontons la rivière de Saigon à 22 nœuds. Massée à la pointe des Blagueurs la population, avertie de l'arrivée du premier navire de guerre français, est là. Atrocement éprouvée par les journées de septembre, elle crie sa joie et son espoir. Cette ovation émeut et bouleverse le cœur des commandos.

A peine débarqués, c'est la ruée gigantesque dans la rue Catinat, lorsque les premiers éléments parcourent les artères principales de la ville pour rejoindre la caserne du 11^e R.I.C. où nos camarades internés par les Nippons nous reçoivent chaleureusement. C'est là que nous recrutons le Capitaine Rouanet, le fameux "Yvan le Terrible". Le Général Leclerc, parti de Kandy, arrive le lendemain.

A cette époque l'action des bandes s'intensifie de jour en jour : embuscades, attaques de postes, incendies des canton-



Zone d'action du commando



Dégagement des abords de Saigon

nements, représailles révoltantes à l'égard des indigènes ralliés à notre cause. Il faut mettre fin à cette situation qui s'avère dangereuse et chasser les rebelles qui, encadrés de japonais, et de la Gendarmerie Nippone, en-

cerclent Saigon et ses abords et menacent son ravitaillement.

A partir de ce moment, le Commando Ponchardier va opérer isolément⁽¹⁾. Je rapporte ici l'essentiel de ses faits de guerre.

(1) Les éléments "terre" du 5^e R.I.C. eurent les destinations suivantes :
1^{er} Light Commando (Commandant Lacroix) Cochinchine, Pays Mois, Hué, Laos,
Commando blindé (1/2 Bataillon) : Cambodge.
2^e Light Commando (Commandant Guennebaud) : Laos.

Dégagement du nord de Saigon

Le 12 octobre, trois Commandos d'une centaine d'hommes chacun, dont un marin sous les ordres du Lieutenant de Vaisseau Georges "Onuffre" et deux coloniaux sous le commandement du Pacha, prennent part à l'action.

"Onuffre" doit verrouiller le pont D, s'emparer des Etablissements Orsini, des phares et balises et nettoyer toute la zone. Pendant ce temps, le Pacha occupera le parc à mazout, le pont tournant et le célèbre carrefour A. Dès 4 heures c'est le départ.

La section Lavigne, au moyen de canots d'assaut va prendre par surprise le pont D. Deux heures plus tard, l'objectif fixé est définitivement conquis. A la même heure, "Onuffre" se rend maître des Etablissements Orsini, des phares et des balises. Puis c'est le nettoyage de la zone qui se poursuivra jusqu'à il heures et dans l'après-midi, dans toute la région située plus au Nord-Ouest.

Le Commando Marine est envoyé en renfort pour aider les éléments du 11^e R.I.C. aux prises avec les adversaires. De son côté, le Pacha, à l'ord du chaland L.C.I.L. 166 occupe le parc à mazout, 45 minutes après son embarquement. Immédiatement après, Yvan le Terrible s'empare de la Pagode, centre de résistance, pendant que le détachement de Marine Saigon gagne le pont tournant.

Essuyant de nombreux coups de feu "Yvan le Terrible" nettoie les deux côtés de la route, permettant ainsi à une section du même Commando d'arriver au pont B et de s'y installer à 6 heures. Chapuzot, après avoir protégé le débarquement, parvient au carrefour A à 6 heures 10. Là, une vive résistance se révèle. Accroché de trois côtés à la fois par des snipers cachés dans les maisons et les lataniers, il ne pourra assu-

rer la jonction avec le 11^e R.I.C. qu'à 11 heures. A midi, une section du Commando Yvan le Terrible se jette à la poursuite des terroristes qui fuient vers le nord...

A 18 heures, sous une pluie battante, c'est le retour de tous les commandos, fatigués mais heureux de leur premier coup de main en terre indochinoise.

Le lendemain, le Général Leclerc venait féliciter officiellement le Capitaine de Corvette Ponchardier à la villa Ardin et s'incliner devant nos morts.

Mytho

Quelques jours plus tard, le 23, silencieusement, nous nous dirigeons sur le L.C.I.L. 166, commandé par un enseigne de vaisseau anglais Davidson, charmant camarade, et appareillons à 18 heures.

Il pleut... la visibilité est nulle. Péniblement, nous remontons le Rach. Seule, la lueur des éclairs permet au Lieutenant de Vaisseau Hautefeuille de s'orienter et de repérer l'endroit exact où le landing-craft doit trouver l'entrée du canal de Nuoc-Nam. A bord, le black-out est complet. Les hommes veillent quand, brusquement, une sentinelle, entendant un bruit insolite de moteur, alerte, par des coups de sifflets stridents les postes avoisinants. Le bateau glisse toujours, et s'engage au milieu du canal. Dans la pénombre, à proximité, nous distinguons vaguement un barrage de jonques. Une vedette rapide portant pavillon ennemi longe notre bateau à vive allure. "Yvan le Terrible", voulant tromper l'adversaire, s'adresse aux occupants en japonais. Aucune réponse. Des coups de feu éclatent. Nerfs tendus, oreilles aux aguets, nous continuons notre route. A une cinquantaine de mètres environ, un second barrage de jonques amarrées deux à deux et des chaînes obstruent le passage. Davidson hurle de mettre à toute vitesse.

Les chaînes se brisent et les jonques sautent. Sous le feu terrifiant des canons de 20, toutes les embarcations s'enflamment. Vision dantesque. Nous passons, nous sommes passés !

Le L.C.I.L. 166 continue sa route, longe l'île du côté opposé à Mytho, redescend le Mékong comme s'il venait de Phnom Penh. La tranquillité la plus complète semble régner à l'intérieur de la ville. Les rues sont même éclairées. Sans bruit, nous accostons à 2h30. Etonnés de voir des uniformes anglais, les gardes, placées sur l'appontement, ne réagissent pas. De notre côté, le silence le plus complet est observé. Nous débarquons.

Une première équipe se lance à la poursuite des rebelles qui, s'apercevant de leur méprise, tentent vainement de s'échapper. Un à un, les bâtiments publics, centrale électrique, casernement de gardes, tombent entre nos mains. L'avance s'effectue méthodiquement en même temps que le nettoyage rue par rue. A quatre heures tout est terminé.

Vingt-quatre heures plus tard, la 2^e D.B. sous les ordres de son brillant chef Massu, arrivait de Saigon. C'est là que ce dernier, en voyant Ponchardier, lui dit en riant : "Ce n'est pas de jeu, vous allez trop vite. Que me reste-t-il à faire ?"

Vinh Long

Le 29, nous appareillons à 1 heure du matin et accostons à 4h30. Notre arrivée est saluée par des tirs précis de snipers ennemis, balayés immédiatement par le feu des canons de 20 du L.C.I.L. 166. Une heure après la ville est prise. Nous y resterons plus d'un mois pour dégager toute la région d'Ouest et Est jusqu'au Transbassac, de façon à rétablir la liaison Vinh-Long-Cantho. C'est à cette époque que le 11 novembre, eut lieu la trahison de Caï Rang.

Au moment de l'attaque de Vinh-Long, Chapuzot était parti avec son commando et la Compagnie du R.F.M.⁽¹⁾ Merlet pour s'emparer de Cantho. Poussant son dispositif d'attaque au sud de Cantho, le commandement avait alors décidé de prendre Cai Rang. Dix jours après la prise de cette ville sous l'énergique impulsion du Capitaine Rouan, la vie avait repris, les écoles, les dispensaires s'ouvraient. Tout laissait supposer que la région entière revenait à une existence paisible et normale, quand éclata ce drame atroce du 11 novembre, où des Annamites déguisés en Chinois profitèrent d'une parfaite connaissance des lieux et du fait que les Commandos n'étaient installés que depuis peu, pour les attaquer.

C'est jour de marché. Confiants et libres les soldats se mêlent à la foule grouillante. A la maison commune, le Capitaine Rouan est à son bureau. Non loin de lui, l'aspirant Géra est accoté à une table. Deux chinois qui ne sont autres que des annamites habilement déguisés entrent et demandent un laissez-passer. Indifférent, l'aspirant regarde ces visiteurs, quand, au moment précis où le Capitaine se penche pour apposer sa signature, l'un d'entre eux tire son pistolet et, à bout portant, le blesse au ventre. C'est alors le signal de la tuerie. Partout, des combats isolés s'engagent, tant sur le marché que dans les petits postes. Une horde fanatique se jette sur tous les Français avec la ferme volonté de les exterminer.

Au P.C. le Capitaine s'affaisse. L'aspirant bondit. Atteint de trois balles il s'écroule, se relève, et se rue à la sortie. A nouveau, une quatrième, puis une cinquième balle le couchent à terre. Par un effort de volonté extraordinaire, il surmonte son affreuse douleur et réussit à alerter et à galvaniser la résistance des postes. Il ne sera évacué que sur ordre

de son Chef de Section.

Pendant ce temps, sept autres annamites s'infiltrèrent, atteignent l'escalier et tentent d'assassiner les radios. A coups de chaises, le premier assaillant est tué. Le Lieutenant Barthélémy se précipitant sur sa mitrailleuse s'apprête à accueillir les suivants. Pas un des ennemis ne sortira vivant.

Au marché les caporaux Plé et Baguay se défendent âprement. Plé, alors qu'il dégoupille sa grenade, est blessé grièvement. A ses camarades qui se précipitent il crie : "Retirez-vous vite, je meurs pour la France". Et dans l'héroïsme le plus pur, évitant ainsi la mort de ses compagnons, il se couche sur la grenade. Son corps est affreusement déchiqueté.

La rage au cœur, les survivants engagent une lutte violente et sans merci dont ils sortent vainqueurs.

Prise de Travinh

Onuffre et Yvan le Terrible ont pour mission de prendre cette ville et d'en dégager les abords. La consigne est la suivante ; Travinh étant située à 6 kilomètres du point de débarquement prévu, le coup de surprise ne réussira pas et sera remplacé par le "bluff". Dès leur arrivée, les deux avisos qui participent à l'action avec les deux L. C.V.P. et un bac, bombarderont l'appontement pendant que les "Tigres"⁽¹⁾ débarqueront. En même temps un des avisos tirera quelques fusants sur la ville d'abord puis sur les accès sud de façon à affoler l'ennemi. Ces bombardements ne dureront que cinq minutes et protégeront ainsi le débarquement qui suivra. La section cycliste Demonet

poussera sur Travinh, suivie de celle de Bobby ; Onuffre assurera la protection de la route avec deux groupes et nettoiera les abords entre les points d'accostage et la ville.

Nous appareillons le 6 décembre à 2h30.

9 heures : bombardement du débarcadère et des défenses de la route menant à Travinh. Cinq minutes après, la section cycliste fonce sur la ville, suivie de celle de Bobby et de tous les commandos. Pièges, mines, blockhaus, entravent l'avance, la rendent pénible, mais n'arrêtent pas la section Demonet. Trente-cinq minutes après l'accostage, Travinh est prise.

Le bombardement a pleinement réussi. L'ennemi se terre de peur dans son trou. Le nettoyage de la ville, que les chinois doivent évacuer, commence. C'est alors l'arrivée des premiers volontaires cambodgiens.

Le résultat de l'opération fut fructueux : une voiture touristique intacte, nombreux fusils de guerre et dépôts de munitions, postes de T.S.F., etc...

10 décembre

Remontant le Mékong, Chapuzot libère la Chrétienté de Culao-Gien. Mais hélas ! un triste spectacle nous attend : tous les bâtiments sont rasés, soit un siècle de travail acharné détruit. Faute de renseignements parvenus à temps, la tentative de libération d'une sœur française échoue.

Toutefois nous réussissons à sauver et à ramener à Phnom-Penh huit cents chrétiens, dont quarante sœurs annamites. C'est là que notre Pacha, armé d'une trompe, inspecte toutes les cases et, afin d'éviter toute méprise, il est convenu qu'un seul coup indiquera son entrée,

(1) Régiment de fusiliers-marins.

et deux coups sa sortie. Or, malgré cette convention, j'ai failli tuer mon Pacha avec "Prunelles de velours", et à cent mètres seulement, car, lorsqu'il sortit brusquement d'une case, je le pris pour un ennemi.

Ce jour fut assez fertile en événements et en émotions. En voici un qui aurait pu être tragique.

Ponchardier, qui a décidé de faire une incursion un peu plus profonde, emmène avec lui trois hommes. Il est 18 heures. Depuis une demi-heure — laps de temps qui nous a paru interminable —, aucun son ne parvient. Silence mortel, durant lequel l'anxiété se lit sur tous les visages. Que faire ? Nous envoyons patrouille sur patrouille. Une à une, elles reviennent désespérées. La nuit tombant et, désespérés de retrouver vivant le Pacha qui, il faut le dire, s'est aventuré à la légère, nous amenons du renfort. Les recherches vont commencer quand, à deux cents mètres, retentit la fameuse trompe. C'est alors le signal de la joie. Les regards s'animent, les traits se détendent. Enfin, le voilà ! Ce fut l'unique fois où j'adressai de violents reproches au Pacha qui, du reste, ne rétorqua point.

Trois jours plus tard, le 13 à Tan-Chau, Chapuzot délivre les quatre enfants d'un officier de marine français qui allaient être cloués dans une caisse et jetés dans le fleuve. Chapuzot est blessé, mais qu'importe, il était temps...

Pendant toute la période qui s'étend du 14 au 30 décembre, c'est la pacification de la région de Vinh-Long et de Travinh, où nous essayons de nombreux accrochages, sévères, niais toujours victorieux. Au cours de l'un d'eux, un de nos meilleurs officiers, le sous-Lieutenant Azéma, est tué, ainsi que le quartier-maître Aubert et le soldat Bouvret, poignardé par un Japonais prisonnier, menottes aux mains. Ce douloureux incident est une des preuves éclatantes du fanatisme des

quelques japonais que nous avons eus en face de nous.

Le premier janvier, c'est le retour à Saigon et le repos bien mérité de nos commandos.

Tan-Uyen

Le 25 janvier, dès 3 heures, Demonet et le R.F.M. quittent Bien-Hoa en vue de nettoyer la route Bien-Hoa - Tan-Uyen et d'occuper cette dernière ville.

Tout au long du parcours, leur progression est retardée par l'ennemi qui tend sans arrêt des embuscades. Le Régiment de Fusiliers-marins avance aussi vite que possible, et n'atteint Tan-Uyen qu'à 5 heures. A 10 heures, il tâte la résistance, mais est reçu par un feu très violent, salves de fusils, armes automatiques, de soldats japonais retranchés solidement dans la ville.

Les rebelles résistent toujours, les fusiliers-marins attaquent mais essuient des pertes. Le Commandant Jaubert fait une reconnaissance de la ville. Son embarcation est criblée de balles, un matelot est tué, et le Commandant, grièvement blessé, mourra le lendemain. De son côté, le Pacha, qui patrouille sur la rivière, se fait déposer devant Tan-Uyen. A 11 heures, Demonet arrive. Le Pacha lui donne l'ordre d'attaquer.

L'action se déclenche. Le R.F.M. est cloué au sol, Demonet se lance en hurlant sur l'ennemi. Maison par maison, le "Chinois" débarque à 4 kilomètres en amont de Tan-Uyen, à Tan-Tisch. Au cours de l'assaut du village, et après une vive résistance, le Lieutenant Mac Carthy est tué. Néanmoins, la liaison avec le commando Demonet aura lieu à 5 heures.

Après dix heures de combats de rues acharnés, Tan-Uyen est prise à 15 heures. Avant leur départ, les Japonais ont tout brûlé, tout pillé. La ville est donc en ruines. Les meubles brisés ou calcinés gisent à terre. Décidément, des cadavres, tous en uniforme, encombre les rues. Les installations, véritables retranchements creusés dans la rive, munis de meurtrières et d'emplacements très protégés de F.M. sont nettoyées rapidement.

Demonet n'a subi aucune perte, mais celles des adversaires sont lourdes.

En cette fin du mois de janvier, le calme règne dans toute la zone englobant : Saigon, Mytho, Vinh-Long, Can-Tho, Travinh. La vie économique reprend, et l'administration française s'établit progressivement.

Février

L'action des bandes faiblit et se transforme en guérillas facilement réprimées. Du 22 au 28, c'est l'active préparation pour la libération de Bir Hacheim (Hanoï).

Par suite des accords passés entre le Général Leclerc et le Gouvernement de M. Ho Chi Minh, baptisé par les Commandos "Oncle Eugène", cette opération n'aura pas lieu.

Mars - Avril

Dans la matinée du 6 mars, le groupe Ponchardier s'installe à Go-vap. A peine arrivé, vers 17 heures, il se porte au secours d'une patrouille tombée dans un guet-apens.

Quelques jours d'entraînement, de reconnaissances, et le 3 avril, "Yvan le Terrible" emprunte l'itinéraire Govap-Hoc-Mon en vue du nettoyage de la zone ouest du Rach-Cat.

7 heures. Vive effervescence les moteurs ronflent, c'est le départ. Au village de Ap-Lan-Trung, les rebelles et des Japonais fortement armés, criblent de balles les deux camions transportant une trentaine de parachutistes. "Yvan le Terrible" et ses hommes sautent et chargent en criant. L'ennemi décroche.

Pendant que la section continue sa poursuite, une cinquantaine de Japonais embusqués aux lisières, fait un mouvement tournant et s'apprête à s'emparer des véhicules.

Les deux chauffeurs, ainsi que deux parachutistes et le Capitaine Rouanet, ripostent énergiquement à coups de mitraillettes.

A vingt mètres seulement, une lutte épique s'engage. A court de cartouches et sous le nombre ils vont succomber, quand l'un des chauffeurs se souvient qu'au début de l'attaque, il a laissé son fusil-mitrailleur sur le toit d'un des camions. Le Capitaine Rouanet se précipite alors, in-extremis, s'empare de l'arme, la passe au sergent Abadie qui rétablit immédiatement la situation. Pris de panique, l'ennemi tente de s'enfuir, mais, est pris à revers par la section.

Plus tard, nous apprendrons que ces assaillants constituent la garde des volontaires de la mort de Nguyen-Binh.

Le 9 avril, insatiable, "Yvan le Terrible" prépare un coup de main. Il veut ramener vivants les dix meurtriers du docteur Phat⁽¹⁾ réfugiés dans un hameau à 3 kilomètres ouest de Tu-Duc.

A 5 heures, un guide indigène qui a vécu avec la bande



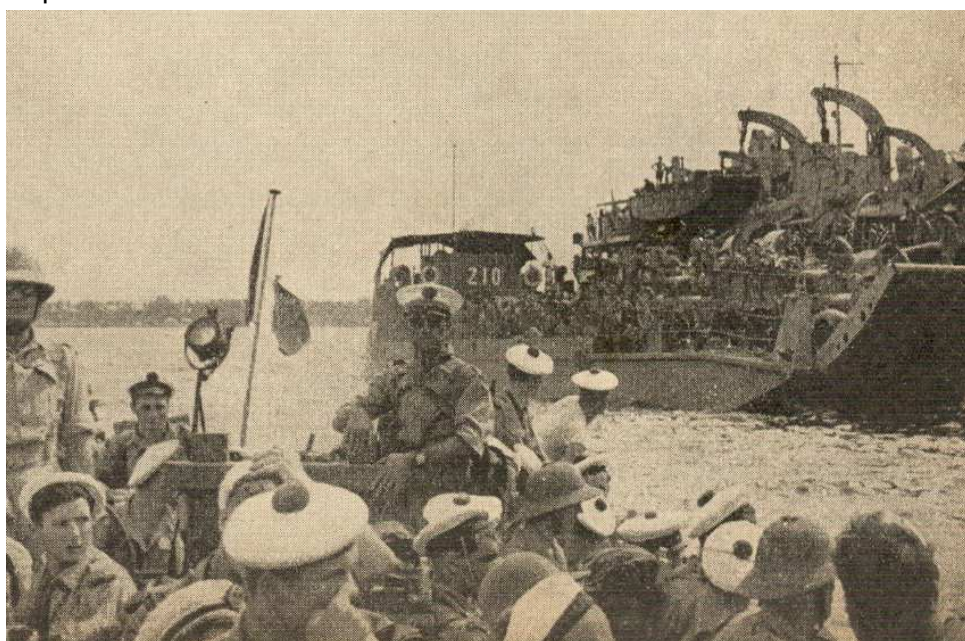
A Trincomalee

le conduit au village. Silencieusement, les sentinelles sont poignardées. Une section encercle les cases. Les assassins endormis sont capturés. L'un d'eux, qui essaye de s'échapper, est abattu.

Une fouille plus approfondie de la région permet de découvrir le chef de bande Duong qui avoue être également celui de l'équipe de tueurs et de lanceurs de grenades spécialisés. Décidément, Rouanet manque de modestie...

Il *rupine* toujours.

Le 30 avril, à son passage, le Général Juin décore le fanion du Commando et son chef de la Croix de Guerre avec palme. A la suite de cette prise d'arme, le Pacha décide de faire un coup de main de maître, qui consistera en une opération de nettoyage dans la région d'An-Hoa, à 6 kilomètres de Thudaumot. Tous les commandos prendront part à l'action, ainsi que trois A.M. et deux Scout-cars.

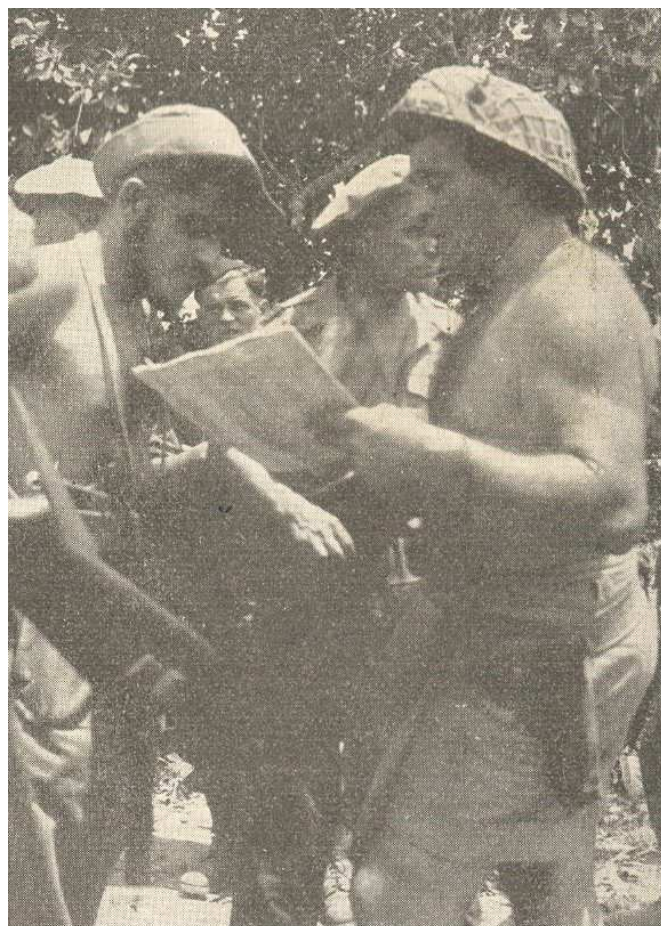


L'embarquement

(1) Premier président du gouvernement démocratique de Cochinchine.



La dernière minute de l'attente



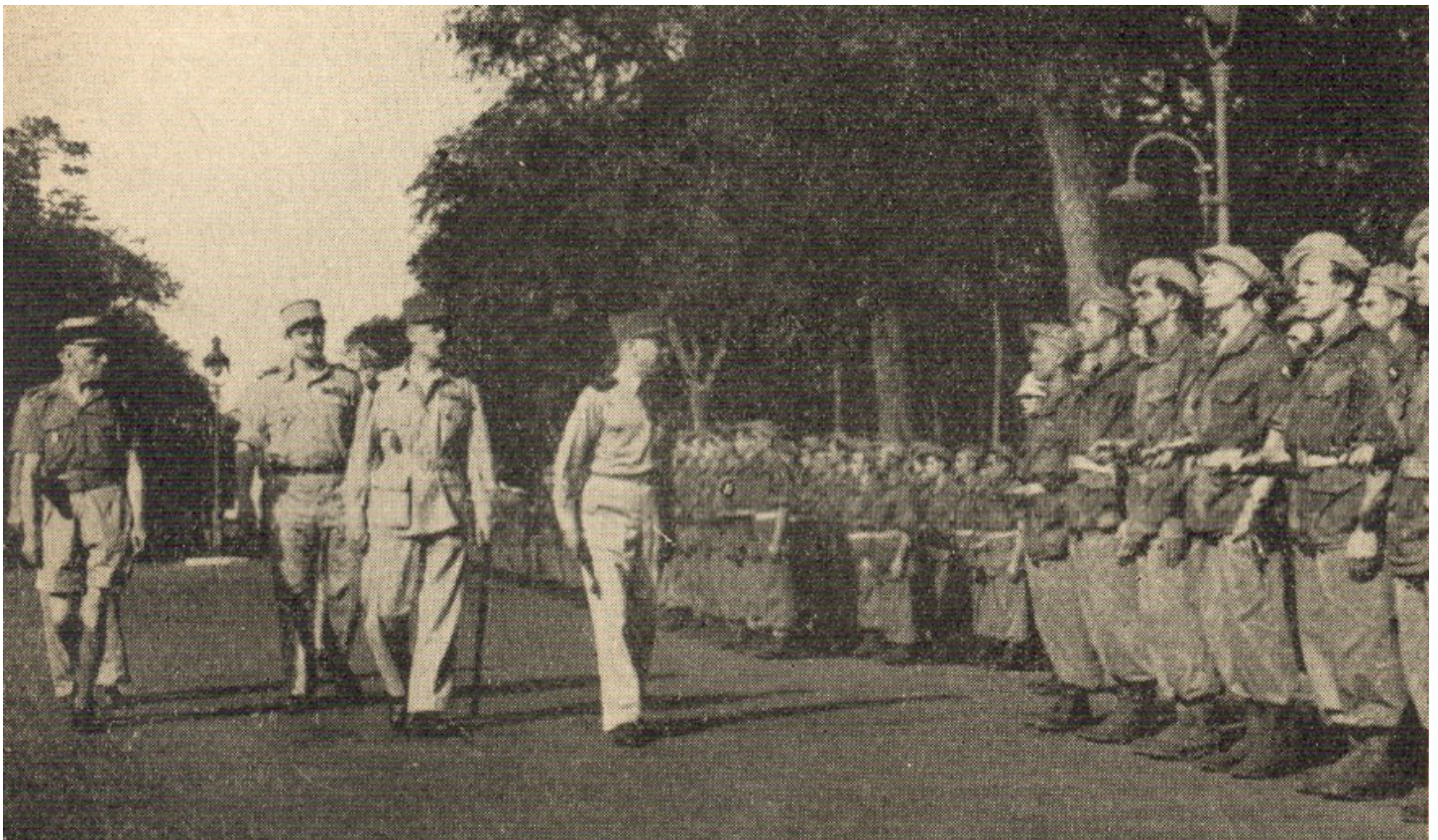
Le "Pacha" donne ses ordres



Dans la rizière



Le général Juin décore le fanion



Jour de revue : le Commando à l'honneur

A 5h15, le premier mai, nous quittons Govap. A Hoc-Mon, le convoi s'arrête, prend une section de Légion et part immédiatement. Les blindés restent sur place, et ne démarreront que vingt minutes après le départ de la colonne. Ce retard vise à empêcher l'adversaire de fuir à notre approche, facilitant ainsi l'accrochage des commandos.

Tout se déroule comme prévu. Dès l'arrivée des camions, une violente fusillade crépète sur toute la ligne. Les rebelles, très nombreux, disposent d'armes automatiques et de fusils. Leur position est excellente.

Sans marquer d'arrêt, les Commandos chargent en hurlant. Les assaillants, surpris par cette soudaine riposte, s'enfuient en tirillant. Une course s'engage.

Les Commandos les repoussent vers la rizièrre où, engagés, ils se font massacrer. Poursuivant leur avance, les "Tigres" foncent à travers la rizièrre et, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, mettent fin à une nouvelle et dernière ligne de résistance.

A 17 heures, nous rentrons au cantonnement, emportant avec nous cinquante fusils de guerre, un F.M. et un mortier.

Convié à un apéritif par les Généraux Juin et Leclerc, Ponchardier prend son camion qu'il conduit lui-même après y avoir

entassé le butin.

Arrivé devant le perron de la villa, il décharge son matériel et gravit l'escalier. Au Général Leclerc qui l'accueille et lui demande si tout va bien, il répond : "Voilà ce que je viens de faire". S'adressant alors au Général Juin, le Général Leclerc lui dit ces mots qui, dans leur simplicité, n'en sont pas moins le plus bel éloge qu'un homme puisse entendre : *"Voyez, mon Général, je ne vous avais pas menti, Ponchardier est vraiment imbattable."*

Tout le mois de mai s'écoule en opérations de diversion, mais les hommes fatigués, certains même malades, aspirent à un repos bien mérité. Il est décidé que tout le Groupement rejoindra Dalat et, de là, rentrera en France.

A bord de *l'Ile-de-France*, ils quittent Saigon le 28 août. A Ceylan et à Aden, les parachutistes anglais organisent en leur honneur une sympathique et joyeuse réception. Et le voyage continue...

Et ces garçons, ardents, courageux, deviennent peu à peu, au contact des enfants, timides et gauches. Il n'est pas rare de les voir, alors qu'ils assurent la garde du navire, se pencher vers les bébés et même leur donner, si besoin est, le biberon.

Toulon les accueille le 17 septembre, d'une façon magnifique, avec fanfare. L'Amiral Nomy, de l'Aéronavale, et le Lieute-

nant-Colonel Gracieux, représentant le Directeur des Troupes coloniales, spécialement venus de Paris, rendent hommage au commando Ponchardier.

Quatre mois de congé sont octroyés à tous les commandos qui reprendront sous d'autres cieux leur mission de "commando" qui sera toujours la leur.

Après neuf mois d'opérations ininterrompues, le bilan peut s'établir ainsi : large part de la pacification du sud de la Cochinchine et du nord de Saigon, calme ramené dans les principaux centres. Nos pertes furent légères en comparaison de celles de nos adversaires, et peuvent s'évaluer à vingt-six morts et une quarantaine de blessés.

Le Groupement s'est disloqué dès son arrivée en France, et le Pacha a été appelé à d'autres fonctions. En son nom, il est de mon devoir de saluer dans notre Revue, nos morts et nos frères d'armes, coloniaux et marins, parmi lesquels nul n'omettra notre A. S., Mlle Sévrine Ruellan, partout présente, diligente et active, et dont la vaillance a été à juste titre récompensée.

Quant à notre Pacha, qu'il sache qu'aucun des acteurs des premières opérations de la libération de la Cochinchine, n'oubliera sa figure attachante et chevaleresque.

Chef de Bataillon A. DUPUIS.
Parachutiste de l'Infanterie Coloniale.

Texte de la citation à l'Ordre de l'Armée décernée au Commando

"Remarquable Unité de Commandos parachutistes qui sous les ordres de son brillant chef : le Capitaine de Corvette Ponchardier, s'est toujours distinguée par ses rares qualités de courage, d'audace et d'allant. Après avoir débarqué le 3 octobre 1945 en Cochinchine avec les premiers éléments du Corps Expéditionnaire ; s'est aussitôt signalée en dégagant la région nord de Saigon".

"Puis, dans une campagne de 65 jours dans le Sud cochinchinois, s'est emparée successivement de Mytho par un coup d'audace, de Vinh Long, Cantho et Travinh par des débarquements de vive force, ramenant la confiance et la vie normale dans plus de 50 localités après 150 accrochages, victorieux sur les rebelles et délivrant de nombreux otages".

"Le 25 janvier, a bousculé à Tan Ugen une bande de rebelles nombreuse et fortement armée, enlevant à la baïonnette les derniers retranchements rebelles du village de Tan Phu".

"A décimé dès le début d'avril, les bandes de pillards de la région de Govap en leur infligeant des pertes sévères en moins d'une semaine".

"Restera pour la Marine et les Troupes Coloniales, un magnifique exemple des plus hautes qualités guerrières pratiquées dans l'union et l'enthousiasme le plus parfait".

(Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec Palme).

Saigon, le 30 avril 1946
Signé : JUIN.